

## REMARQUES SUR LE NOM DES TINAMOUS

par Philippe Billé.

L'ordre des oiseaux tinamiformes est constitué d'une seule famille, celle des tinamidés, rassemblant les quelque quarante-six espèces connues de Tinamous<sup>1</sup>. Leur répartition est circonscrite à la partie continentale de la région zoogéographique néo-tropicale : la plupart des espèces vivent en Amérique du Sud, quelques unes en Amérique centrale, aucune aux Antilles.

La taille de ces oiseaux, leur mode de vie plus terrestre qu'aérien, leur statut de gibier convoité, en font un équivalent exotique de nos cailles et perdrix, auxquelles les premiers observateurs européens les ont spontanément assimilés ou comparés. Dans le seul cas du Brésil, que j'ai précédemment étudié en détail<sup>2</sup>, on peut citer les exemples des « *codornizes* » de Lopes de Sousa<sup>3</sup>, des « *perdizes* » du même<sup>4</sup> et de Gandavo<sup>5</sup>, des « *perdices* » de Carvajal<sup>6</sup> et d'Anchieta<sup>7</sup>, des « *perdris* » de Thevet<sup>8</sup> et Léry<sup>9</sup>. Dans certains cas, ces appellations se sont pérennisées. Ainsi les Brésiliens nomment-ils communément « *codorna* » les petites espèces du genre *Nothura*, et « *perdiz* » ou « *perdigão* » le Tinamou isabelle, *Rhynchotus rufescens*<sup>10</sup>. De même les anglophones

---

<sup>1</sup> Voir l' « Inventaire systématique des oiseaux du monde », dans *L'encyclopédie mondiale des oiseaux*, sous la direction du Dr Christopher M. Perrins. Paris : Bordas, 1991, pp. 366-367.

<sup>2</sup> Billé, Philippe, *La faune brésilienne dans les écrits documentaires du seizième siècle*, thèse de doctorat, Bordeaux, 2000.

<sup>3</sup> Sousa, Pero Lopes de, *Diário de navegação (1530-1532)*, Lisboa : Agência geral do Ultramar, 1968, pp. 77 & 86.

<sup>4</sup> *Ibidem*.

<sup>5</sup> Gandavo, Pero de Magalhães, *Tratado da terra do Brasil (1570)* [suivi de] *História da província Santa Cruz (1576)*, Belo Horizonte : Itatiaia, 1980, pp. 49 & 112.

<sup>6</sup> Carvajal, Gaspar de, *Descubrimiento del río de las Amazonas ... (1542)*, Valencia : Edym, 1992, pp. 222, 226 & 229.

<sup>7</sup> Anchieta, José de, lettre du 31 mai 1560 à Diogo Lainez, in *Cartas jesuíticas*, volume III, Belo Horizonte : Itatiaia, 1988, p. 135.

<sup>8</sup> Thevet, André, *Les singularités de la France antarctique ... (1558)*, Paris : Le Temps, 1981, f. 96 r°.

<sup>9</sup> Léry, Jean de, *Histoire d'un voyage fait en la terre du Bresil (1578)*, Paris : Librairie Générale Française, 1994, p. 278.

<sup>10</sup> Sick, Helmut, *Ornitologia brasileira*, Rio de Janeiro : Nova fronteira, 1997, pp. 165-166.

parlent-ils parfois de « *tinamou quails* » ou « *tinamou partridges* »<sup>11</sup>.

Quant à l'américanisme qui a fini par prévaloir pour désigner les « tinamous » dans les langues coloniales, son affiliation à une famille linguistique indigène précise est problématique.

Quelques dictionnaires espagnols enregistrent bien les noms de *tinamú*<sup>12</sup>, ou au pluriel seulement *tinamúes*<sup>13</sup>, ou encore *tinamón*<sup>14</sup>. Mais je n'en ai trouvé aucun, jusqu'à présent, qui indique son étymologie. Corominas l'ignore. Au mieux certains, comme le *Diccionario ilustrado Sopena*<sup>15</sup>, l'incluent-ils parmi les *americanismos*, sans plus de précision.

Les dictionnaires anglais, tels l'*Oxford English dictionary*, font de « *Tinamou* » un mot emprunté au français, qu'ils orthographient du reste exactement comme en français.

Parmi les dictionnaires français, le Littré n'indique pas d'étymologie pour « tinamou », mais le Robert et le Trésor de la langue française en font la « graphie francisée de *tinamu* », lequel serait un « mot des Caraïbes » portant le « même sens ». Cette affirmation ne va pas sans problème : on voit mal, en effet, comment un « mot des Caraïbes », qui plus est portant le « même sens », pourrait désigner des oiseaux ne vivant que sur le continent, et donc absents des îles. Il faut probablement comprendre qu'il s'agirait d'un mot appartenant au groupe des langues caraïbes, lesquelles sont parlées aussi bien en Amérique du Sud que dans les îles.

Les deux dictionnaires français se réfèrent à une même source, l'*Essai sur l'histoire naturelle de la France équinoxiale*<sup>16</sup>, que Pierre Barrère<sup>17</sup> fit paraître en 1741, après

---

<sup>11</sup> Gilmore, Raymond M., « *Fauna and ethnozoology of South America* », in Steward, Julian H. (ed.), *Handbook of South American Indians*, volume 6, Washington : Smithsonian Institution, 1950, p. 349.

<sup>12</sup> *Larousse Universal : diccionario enciclopédico en tres volúmenes*, Paris / Buenos Aires : Larousse, 1958.

<sup>13</sup> *Diccionario enciclopédico abreviado*, Madrid : Espasa-Calpe, 1955.

<sup>14</sup> *Diccionario enciclopédico de la lengua castellana*, ... por Elías Zerolo, Paris : Garnier, 1895.

<sup>15</sup> *Americanismos : Diccionario ilustrado Sopena*, Barcelona : Sopena, 1998.

<sup>16</sup> Barrère, Pierre, *Essai sur l'histoire naturelle de la France équinoxiale ou Dénombrement des plantes, des animaux, & des minéraux (...) avec leurs noms differens, latins, françois, & indiens (...)*. A Paris : chez Piget, 1741.

avoir passé trois ans à Cayenne, soit en Guyane. L'explication semble donc être la suivante : Barrère nous transmet un terme qu'il a recueilli, lors de son séjour en Guyane, auprès d'Indiens de langue caribe, peut-être des Indiens Galibi, dont le nom dit assez leur appartenance à ce groupe linguistique<sup>18</sup>. A l'appui de cette hypothèse, on peut d'ailleurs signaler que longtemps déjà avant Barrère, en 1664, un certain Antoine Biet donnait aussi « Perdrix, *inamon* » dans le « Petit dictionnaire de la langue des sauvages Galibis » publié en annexe à son *Voyage de la France équinoxiale*<sup>19</sup>.

Quelques observations, cependant, permettent de douter de la filiation du mot tinamou au galibi en particulier, et aux langues caribes en général. Remarquons tout d'abord que Barrère, s'il indique bien, à la page 138 de son *Essai*, que *tinamou* désigne une « Grosse Perdrix », ne déclare nulle part dans l'ouvrage qu'il s'agisse d'un mot galibi. Tout juste dit-il, et dans un livre ultérieur, que les Galibis sont les « Indiens Guianois » qu'il a le mieux connus<sup>20</sup>. Encore peut-on douter de la fiabilité de ses informations, puisque tout à la fois il prétend ne rien avancer qu'il n'ait « vû sur les lieux », et avoue s'être parfois contenté de ce qu'il avait « appris dans de fréquentes conversations avec un zélé missionnaire »<sup>21</sup>.

On peut également observer que dans les différents relevés de vocabulaire effectués depuis lors par des scientifiques auprès de locuteurs des langues caribes, y compris dans la

---

<sup>17</sup> *L'Oxford English dictionary* donne comme source, outre Barrère, Buffon, mais celui-ci ne fait que citer Barrère (voir son chapitre sur « Les Tinamous » dans *l'Histoire naturelle des oiseaux*, VIII, 1779, p. 281-297). Buffon indique seulement que Tinamous est le « nom que les naturels de la Guyane donnent à ces oiseaux », sans préciser de quelle langue indigène il s'agit.

<sup>18</sup> Cette appartenance est confirmée par Bernard Pottier dans *América Latina en sus lenguas indígenas*, Caracas : Monte Avila / Unesco, 1983, p. 194 & 434.

<sup>19</sup> Biet, Antoine, *Voyage de la France équinoxiale en l'isle de Cayenne, entrepris par les François en l'année MDCLII (...) avec vn Dictionnaire de la langue du mesme país*. A Paris : chez François Clovzier, 1664, p.425. L'ouvrage comprend pp. 399-432 un « Petit dictionnaire de la langue des sauvages Galibis, en la partie de l'Amerique meridionale, appellée Cap de Nord, reduit en pratique ».

<sup>20</sup> Barrère, Pierre, *Nouvelle relation de la France equinoxiale, contenant la description des côtes de la Guiane (...) & les mœurs & coûtumes des différens peuples sauvages qui l'habitent*. A Paris : chez Piget, Damonville, Durand, 1743, p. 123.

<sup>21</sup> *Idem*, p. iii.

région guyanaise, les traductions du mot « Perdrix » sont très différentes de « tinamou » : ainsi trouve-t-on chez Jules Crevaux *sosorro* ou *sosoro* en roucouyenne et *sororo* en carijona<sup>22</sup>, chez Henri Coudreau *sorhote*, *sororo* et *sosorro* en ouayana, *poona* en aparai<sup>23</sup>. On notera en revanche que le terme enregistré par le même Coudreau chez des Indiens guyanais de langue tupi-guarani est très proche, le T initial mis à part, du mot français : *inamou* chez les Oyampi, *namou* chez les Emérillons<sup>24</sup>.

Il se peut que le terme *inamou* ait transité de l'une à l'autre des deux familles linguistiques, puisque des groupes de locuteurs appartenant aux deux sont en contact depuis des siècles, notamment en Guyane<sup>25</sup>. Barrère témoignait déjà en 1743 que les indigènes les plus nombreux sur la côte guyanaise, après les Galibis, étaient « des Indiens portugais [c'est-à-dire brésiliens], qui ont porté avec eux leurs coutumes particulières dans le pays natal des Galibis »<sup>26</sup>. B.J. Hoff a noté, parmi plusieurs cas évidents de « *borrowing between Carib and Tupi* », celui du nom « *inambu, partridge* », mais ne se prononce pas, quant à savoir qui a emprunté à qui<sup>27</sup>.

L'hypothèse de l'origine tupi-guarani du mot (t)inamou, suggérée par les observations des linguistes français, semble largement confirmée si l'on se tourne vers le Brésil. Les dictionnaires généraux, comme ceux d'Aurélio Buarque de Holanda ou d'Antônio Houaiss, y attribuent sans ambiguïté une origine tupi à l'américanisme dont la forme principale est *inhambu*, et dont ils enregistrent en outre les variantes *nhambu*, *nambu*, *inambu*, *inamu*. C'est le même terme tupi que l'on peut retrouver dans des dictionnaires spécialisés comme

---

<sup>22</sup> Crevaux, Jules, et alii, *Grammaires et vocabulaires roucouyenne, arrouagué, piapoco et d'autres langues de la région des Guyanes*, Paris : Maisonneuve, 1882 (Bibliothèque linguistique américaine, VIII), p. 15 & 38.

<sup>23</sup> Coudreau, Henri, *Vocabulaires méthodiques des langues ouayana, aparai, oyampi, émerillon*, Paris : Maisonneuve, 1892 (Bibliothèque linguistique américaine, XV), p. 28 & 66.

<sup>24</sup> Idem, p. 94 & 136.

<sup>25</sup> Sur les mouvements des populations indigènes dans la région, voir Steward, Julian Haynes, *Handbook of South American Indians*, volume 3, Washington : Smithsonian Institution, 1948, pp. 814-815.

<sup>26</sup> *Nouvelle relation...*, op. cit., pp. 235-236.

ceux de Gonçalves Dias<sup>28</sup>, de Lemos Barbosa<sup>29</sup>, de Caldas Tibiriçá<sup>30</sup> ou de da Cunha<sup>31</sup>. Au Paraguay même, Peralta et Osuna traduisent les mots de *codorniz* et *perdiz* par *inambú*<sup>32</sup>.

Au vu de ces quelques constatations, il ne me semble pas douteux que le mot tinamou provient du lexique tupi-guarani, et non caribe. Reste à déterminer, si la chose est possible, l'origine du T initial<sup>33</sup> dont il se trouve pourvu en français.

(article publié dans STUDIA ETYMOLOGICA CRACOVENSIA, volume 12, Kraków : Jagiellonian University Press, 2007, p 11-15)

---

<sup>27</sup> Hoff, BJ, *The Carib language : phonology, morphonology, morphology, texts and word index*, The Hague : Martinus Nijhoff, 1968, pp. 13-14.

<sup>28</sup> Dias, Antônio Gonçalves, *Dicionário da língua tupi, chamada língua geral dos indígenas do Brasil (tupi-português)*, Leipzig, 1858, rééd. Rio de Janeiro : Livraria São José, 1970. « *Inambu = ave.* »

<sup>29</sup> Barbosa, A. Lemos, *Pequeno vocabulário tupi-português*, 3a ed., Rio de Janeiro : Livraria São José, 1967. « *Inambu = nambu, inhambu.* »

<sup>30</sup> Tibiriçá, Luíz Caldas, *Dicionário guarani-português*, Liberdade : Traço, 1989. « *Inambu = espécie de perdiz, ave da família dos tinamídeos (tupi : idem).* »

<sup>31</sup> Cunha, Antônio Geraldo da, *Dicionário histórico das palavras portuguesas de origem tupi*, 3a ed., São Paulo : Melhoramentos / USP, 1989. « *Inambu = ave da família dos tinamídeos.* »

<sup>32</sup> Jover Peralta, Anselmo, et Tomás Osuna, *Diccionario guaraní-español y español-guaraní*, Asunción : [s.n.], 1984.

<sup>33</sup> L'on pourrait bien sûr songer à un article agglutiné, si les grammairiens du tupi-guarani n'observaient unanimement que cette langue ne possède pas d'article. Cf par exemple Lemos Barbosa, *Curso de tupi antigo*, Rio de Janeiro : Livraria São José, 1956, p. 43 (« Em tupi não há artigo definido nem indefinido. ») ou B Meliá Lliteras et alii, *El guaraní a su alcance*, Asunción : Ed. Loyola, 1981, p 8 (« En guaraní propiamente no hay artículos »).